

Un jour de lavis

Lévis Martin

Volume 39, numéro 3 (231), juin 1997

Rodolphe Duguay

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, L. (1997). Un jour de lavis. *Liberté*, 39(3), 128–134.

LÉVIS MARTIN*

UN JOUR DE LAVIS

Qu'est-il advenu en ce début d'année 1939 pour que l'artiste range un moment brosses et gouges, se contente d'ouvrir une fiole d'encre de Chine et, en lavis, laisse glisser les soies douces d'un pinceau à l'endos de quelques fragments de « cartes de Noël » récupérées ?

Surprenante dans la production de Rodolphe Duguay cette vingtaine de petits papiers traités avec une gestuelle aussi vive, une telle spontanéité, pareille assurance ! Et avec des résultats qui nous font regretter qu'il n'en ait pas commis davantage.

Des « études » – pour lui – qui sont datées du 10 et – plus nombreuses – du 11 janvier. Ces dernières sont de meilleure eau, comme si, la veille, il avait testé la réaction des supports de fortune et la concentration à donner à l'encre délavée. Ce qui n'enlève rien à la qualité plastique de premières tentatives. Ainsi ce petit essai sur une mince feuille de papier mat qui nous propose les noirs profils éclatés de trois vieux arbres rabougris accrochés à flanc de colline, dressés comme s'ils voulaient échapper au vertige du vide vers lequel le sol dévale, sur la gauche. Pour en contrer l'attraction, le vent aidant, la tension des troncs bascule vers la droite. Tout cela en quelques coups de pinceau courts et nerveux. Quelques taches de gris uniforme pour ébouriffer la coiffure réduite du feuillage. Des touches de gris plus pâle dans le ciel ; pour le sol

* Lévis Martin vient de publier un *Ozias Leduc* aux Éditions Fides.

aussi, dont la courbure est affirmée par la franchise d'un trait. L'artiste a eu raison de signer ce papier minuscule (9 cm x 12 cm). C'est d'ailleurs le seul lavis de la série qu'il a pris soin de coller sur carton de dimension à peine plus grande.



Trois vieux arbres, lavis, 9 cm x 12 cm, signé R. D.
et daté 10/1/39 - mardi p.m. dans le coin droit

Rodolphe Duguay n'était pas un adepte enragé du symbolisme. Il lui est cependant arrivé de donner à certains sujets une telle force expressive qu'on serait enclin à y déceler la manifestation révélatrice de quelque état d'âme particulier. Les arbres surtout semblent avoir été utilisés comme des acteurs et interprètes privilégiés.

Selon ce que nous révèle la correspondance des époux Duguay avec leur ami et confident l'abbé Albert Tessier, l'année 1939 s'annonçait aussi éprouvante que celle qui venait de se terminer. Livrés au secret d'une enveloppe, ces petits lavis oubliés seraient-ils d'intimes messages, fébriles et nécessaires, « projections libérantes » jaillies dans le refuge de l'atelier sous la main nerveuse d'un homme en désarroi, mais dont la foi, au bord d'un

gouffre des plus sombres, reste accrochée aux aspirations les plus hautes? La scène des *Trois vieux arbres* décrite plus haut, malgré la pâleur des tonalités et l'étroitesse du format, n'évoque-t-elle pas éloquemment un sentiment de détresse muette contrebalancé par l'opiniâtreté de survivre? N'étaient-ce pas ces sentiments qui pouvaient animer Rodolphe Duguay avec encore plus d'acuité au sortir de la période dite des Fêtes (!) en ce début de 1939?

Au matin du 11 janvier, l'artiste se remet, pressé, aux mêmes exercices. Cette fois, son choix de supports évitera les papiers trop poreux qui absorbent les nuances de gris et diminuent les tonalités. Voilà que l'encre, à peine délavée, s'empare des surfaces sous la danse du pinceau souple. Tel cet *Arbre* unique, robuste et fier, qui semble projeter vers un débordant feuillage l'énergie qu'il prend en part égale dans une terre tourmentée. L'artiste manifeste le même dynamisme en d'autres scènes variées. Touche plus large pour marquer la poussée drue de nuages au-dessus des masses sombres de *Vailloches*, gerbes de foin postées comme des veilleurs dans les dernières lueurs du crépuscule. Encre pure, ailleurs, pour imposer la sourde pression de *Montagnes* qui, en rang serré, se dressent à l'assaut – ou à l'appel? – d'un ciel lointain.

D'autres ciels, d'autres champs, d'autres vallons et montagnes. Même ardeur dans la variété de paysages. Ici un *Vol de corneilles* s'échappant derrière la silhouette brandie d'une clôture de perches. Là d'autres *Oiseaux*, aussi noirs et farouches, s'agitant au creux d'une dépression. Aucune figure humaine. Parfois une maisonnette entrevue en plongée dans la noirceur enveloppante. Et des *Côteaux* qu'on devine ravinés et parsemés de buissons, mais qui, dans les vapeurs du soir, ne sont pas loin de se dissoudre en abstractions.



Arbre, lavis, 11,5 cm x 10 cm, daté 11 / 1 / 39 au verso



*Vailloches, lavis, 9,5 cm x 14,7 cm,
daté 11 / 1 / 39 et signé Rod. Duguay au verso*



*Montagnes, lavis, 11,5 cm x 11 cm,
daté 11/1/39 au verso*



*Vol de corneilles, lavis, 9 cm x 11,5 cm, signé R. D.,
daté 11/1/39 au verso*

Certes, il ne faudrait pas exagérer l'interprétation psychologique qui pourrait être proposée de ces dessins. Au seul plan de la forme, ils sont des plus réussis. Tout sensible qu'il était, l'auteur se défendrait le premier d'une double analyse. Il reste que ces nombreux petits lavis, dont on ne connaît pas semblable liberté d'exécution dans la production pourtant abondante de l'artiste, a de quoi nous laisser à la fois ravis et perplexes. Pourquoi pas d'autres œuvres d'une telle facture après cette flopée d'un jour si heureuse sur le plan artistique ?

De son séjour européen Duguay avait rapporté des lavis fort beaux. Bien enlevés, mais plus sages. Œuvres de plein air exécutées lors de vacances à Lisieux, Assise, Rome et ses environs, on ne se surprendra pas de les trouver plus claires et de conception plus traditionnelle, la plume ajoutant la finesse des traits aux gris subtils du pinceau.

Le lavis ne faisait pas partie des disciplines enseignées à l'Académie Julian. Pourtant, Duguay nous a laissé des œuvres maîtrisées. Ainsi ce beau *Bois de Boulogne* de plus grand format (21,75 cm x 17,75 cm), conservé à la Maison Rodolphe-Duguay. Serait-ce le produit clandestin d'une trop rare école... buissonnière en ce 24 septembre 1923 ? Le doux silence et la tiède fraîcheur d'un sous-bois nous sont évoqués par de lumineux dégradés rendant l'évanescence des brumes matinales dans les profondeurs sylvestres. La longue inclination d'un arbre filiforme au premier plan agit en repoussoir : tout en accusant la grandeur de l'espace, sa lente lancée se déploie comme une arche à franchir. Impression de vastitude accueillante et sereine. Touches délicates, dessin raffiné.



Bois de Boulogne, plume et lavis, 21,75 cm x 17,75 cm,
titré et daté 24 sept. 1923 - mardi a/m

D'autres œuvres auront donné plus d'importance au trait, surtout quand des sujets apparaîtront traducteurs de quelque mélancolie ou drame ressenti. Puissante et troublante vision d'un arbre, encore, découvert à la galerie Jean-Pierre Valentin. L'œuvre, sur grand format horizontal (50,7 cm x 61 cm) se présente sous le titre bien banal de *Paysage de Bretagne*, été 1923: un arbre, donc, squelette solitaire sur l'arête d'une élévation rocheuse, branches nues et tordues, continuant à braver le temps et l'aridité d'un espace hostile. Dans la grisaille du jour que suggère l'application terne du lavis, ce sont surtout les tracés énergiques, appuyés, d'une large plume qui confèrent aux formes une telle force expressive.

Dans la conception romantique que Duguay se faisait de l'artiste, c'est dans la peinture à l'huile qu'il croyait, à l'époque, devoir exercer son talent. Il aura prouvé, presque à son corps défendant et, pourrait-on dire, hors de l'école, combien son art était multiforme, sachant adapter techniques et procédés divers pour varier en tous genres les possibilités formelles du langage plastique.